

*PAUL FOURNEL*

# ANQUETIL TOUT SEUL

r é c i t

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-108424-5

© Éditions du Seuil, juin 2012

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Geldermans me raconta qu'Anquetil, dans les côtes, glissait toujours son bidon dans la poche arrière de son maillot pour alléger son vélo, je décidai d'y regarder de plus près. Je pus constater que, sur toutes les photos d'Anquetil en montagne, son bidon se trouvait bien dans son porte-bidon. Mais c'était une illusion. C'est l'histoire de Geldermans qui disait vrai. C'est celle qui parle au cœur du cycliste. Ce sont les photos qui mentent.

Tim Krabbé, *The Rider*

Le surmenage cycliste est une notion vaine.

Antoine Blondin

Un réacteur, une machine IBM et un alambic.

Raphaël Geminiani, *Les Années Anquetil*



Anquetil jouissait de la bienveillance des vents, son nez aigu et son visage de fine lame lui ouvraient la route et son corps tout entier se coulait derrière, fendait les mistraux, pénétrant les bises d'hiver et les autans d'été. On le sentait diaphane, presque malade, sûrement fluet, la moitié d'un Van Looy, le tiers d'un Altig. Son profil était de médaille et, à le voir si gracieux, jamais on n'aurait imaginé que son buste était un baril qui cachait la poudre du plus puissant moteur, que ses jambes et ses reins ployés étaient de latex.

Son coup de pédale était un mensonge. Il disait la facilité et la grâce, il disait l'envol et la danse dans un sport de bûcherons, d'écraseurs de pédales, de bourreaux de travail, de masculin pluriel. Il pédalait blond, la cheville souple, il pédalait sur pointes, le dos courbé, les bras à angle droit, le visage tendu vers l'avant. Jamais homme ne fut mieux taillé que lui pour aller sur un vélo, jamais cet attelage homme-machine ne fut plus beau. Il était fait pour être vu seul sur la route, découpé contre le ciel bleu ; rien en

lui n'évoquait le peloton, la masse et la force en union, il était la beauté cycliste seule. « Longtemps je l'ai regardé comme un sorcier qui a trouvé le Grand Secret », disait de lui Cyrille Guimard. Il avait troqué, dès son premier tour de pédale, la légendaire rudesse des « forçats de la route » contre une forme de violence inédite, quelque chose d'élégant et de secrètement brutal dont ses adversaires allaient avoir à souffrir sans pouvoir l'imiter. Il faut ajouter à cela qu'à l'effort Anquetil ne grimace pas, ne montre pas les dents, ne dodeline pas de la tête. Il est difficile à lire. Simplement, il pâlit, son visage se creuse imperceptiblement, ses yeux virent au gris clair. Au pire de l'épreuve, lorsqu'il roule à 50 à l'heure, on le croirait vaincu par la tuberculose.

J'avais 10 ans, j'étais petit, brun et rond, il était grand, blond et mince et je voulais être lui. Je voulais son vélo, son allure, sa nonchalance, son élégance. J'avais trouvé en même temps mon modèle et mon contraire. Les deux étaient irréductibles, c'est dire si j'avais un bout de chemin à faire.

Pour Anquetil, l'essentiel se joue dans la solitude. Il n'aime pas la course en masse, il n'aime pas la faire belle. Ses adversaires sont à battre ; ils ne sont ni à connaître ni bons à jouer avec. Ses équipiers sont au travail pour le faire gagner et gagner leur vie. Rien d'autre. Il y a les choses qu'il fait seul et les choses que lui seul fait et, dans les deux cas, la solitude est son royaume. Cette solitude

## ANQUETIL TOUT SEUL

n'est pas seulement une manière d'envisager la pratique cycliste, elle est un mode de vie global, une manière d'être unique, la marque profonde de son âme, qu'elle soit vendue à Dieu ou au diable.





## Contre soi-même

Anquetil se tient nu, en équilibre inquiet au-dessus de la baignoire qui se remplit d'eau bouillante. La vapeur monte, lui saisit le sexe, les fesses, les jambes : précieux mollets, cuisses d'or. La tête reçoit les effluves, elle fait thermomètre. Anquetil regarde ses pieds sans les voir. Il absorbe la chaleur, il en gave ses muscles. Il ne pense pas à la course dont il va prendre le départ, il n'en répète pas mentalement les virages et le profil. Le tracé est roulé en boule dans son ventre, il le sent dur, compact, douloureux, noué, et il sait que tout à l'heure, juste après le départ, il se défroissera et se déroulera au centimètre comme la plus rigoureuse des cartes routières. Il a peur. La vapeur gonfle ses quadriceps et amollit ses tourments. Il a accompli tous les rituels un à un : il s'est fait couper les cheveux, soignés sur le dessus et bien dégagés autour des oreilles, comme un obus cranté ; il s'est rendu chez son magnétiseur qui lui a imposé les mains sur la gorge qu'il a fragile et sur toutes les parties du corps où il va avoir mal au-delà du mal ; le vendredi, il a parcouru les

120 kilomètres du rite à la vitesse de la moto de Boucher, son vieil entraîneur, niché dans l'abri, au maximum de ses forces ; le samedi, il a pioché mètre par mètre le parcours de la course, il l'a appris sur la carte, il l'a reconnu ; et il se chauffe au-dessus de la baignoire.

Sur la chaise à côté du lavabo, le cuissard noir, les chaussettes blanches, le maillot, neufs, les chaussures de cuir noir en dessous, cirées, déjà portées pour éviter les mauvaises surprises, les cales-pédales soigneusement clouées sous la semelle. Il ne prendra pas de casquette.

ANQUETIL : J'épouse la route en son milieu, en son sommet, je ne coupe aucun de ses virages, ce sont autant de petites descentes et de petites montées que j'économise. J'abandonne ce trajet aux gagne-petit, aux avarés. Je retrace le dessin de l'ingénieur dans son trait pur, je choisis la partie de la chaussée que les voitures ont lissée, abandonnant les rives aux silex, aux éclats de verre, à la poussière. La route glisse sous mon ventre. Je l'ai apprise sur le bout des roues. Je sais qu'après cette maison elle tournera à gauche et commencera à monter, je sais que ce bouquet d'arbres sur le bas-côté me protégera un instant du vent. Elle est à moi dans toute sa largeur et j'y trace le plus fin chemin possible. Les plus étroits boyaux sont gonflés à dix kilos et je vole sur mon chemin d'air.

J'aime les belles routes à grain fin, larges, au beau dessin, celles où l'on peut donner toute la puissance, les grandes courbes planes, les ondulations douces, les côtes où l'on peut installer puis bâtir son effort sans

perdre de vitesse, Picardie, Châteaufort, les longs plateaux dans les champs de blé de Chevreuse que le vent coiffe. Baisser encore le buste, lever à peine les yeux pour deviner l'horizon plus que pour le voir, ouvrir l'air avec l'arête du nez. 52 × 15, 52 × 14, 52 × 13. La route glisse sous mon ventre comme un ruban noir interminable. J'habite la route. Mes maisons, mes châteaux sont des lits de passage.

Le vent est une matière dure dans quoi je m'enfoncé, le dos rond, le nez dans l'axe du guidon, les bras collés au corps. Un œuf immobile avec des bielles. Même dans les moments les plus difficiles, où la crispation de tout le corps devient intolérable, je m'applique à ne pas modifier d'un pouce cette posture. Mon dos hurle et je tire encore plus fort pour remonter mes pédales. Lever simplement un instant la tête pour soulager ma nuque me coûterait une poignée de secondes. Dans toute position, rien n'est plus cher que le désordre. Les skieurs me l'ont appris.

À tous les journalistes je dis et je répète mon secret : dans une épreuve contre la montre il faut partir à fond, finir à fond et, entre les deux, prendre un instant de souffle, une pincée de repos, quelques kilomètres où la pression baisse et où les forces se reconstruisent avant l'accélération terminale. Bien entendu, je n'en fais rien, mais je répète à qui veut l'entendre que je le fais. Mes adversaires finissent tous par essayer. « Peut-être a-t-il raison. Peut-être est-ce là le secret de sa force. » Ils lèvent la pédale un instant et c'est toujours autant de gagné pour moi. Pendant qu'ils ralentissent, je fonce du début à la fin. Je suis une machine, un robot en fuite. Je monte à l'assaut.

J'ai des bras-fourche, j'ai des cuisses-bielles. Je suis libre.

J'ai mal. La nuque, les épaules, les reins, et puis l'enfer des fesses et des cuisses. Il faut résister à la brûlure, aux nœuds, à la morsure que chaque tour de pédale réinvente, détecter le point où la crampe paralysante risque de se déclencher. Résister au plomb que chaque quart d'heure de course ajoute dans les muscles. Garder l'esprit clair pour être sûr que le mouvement est toujours bien complet, pousser, tirer, remonter, écraser, sans jamais oublier de faire le rond le plus rond. Faire le vrai coup de pédale, remonter la cheville. Entraîner le plus grand braquet possible, le plus vite possible, et tenir. Ne pas écouter le corps et la tête qui s'unissent pour dire qu'il faut que cela cesse immédiatement. Pédales dans un monde de peine dont seul j'ai le secret et me persuader que, si je souffre tant, il n'est pas possible que les autres tiennent le coup.

J'ai fait des réserves de douleur. À l'entraînement, derrière le dèrny de Boucher, derrière la Mercedes de Janine, ou même devant, lorsqu'elle me pousse. À 60 à l'heure, je vais plus vite que la course, plus vite que moi. Je m'entraîne en douleur. Mes entraîneurs n'ont pas le droit de ralentir, ils doivent me tirer dans des endroits de souffrance que je suis seul à connaître. Même si je les supplie, ils ne doivent pas. Serrer les dents, tenir, ne jamais mettre les mains dans le dos. Le jour de la course, lorsque je me retrouve livré à moi-même et que je souffre comme un chien, je sais qu'au fond de moi je connais des douleurs

plus terribles encore. Cela me donne une marge minuscule qui me permet de me faire plus mal que les autres coureurs. Plus la course est dure, plus j'éprouve la douleur des autres, et elle calme la mienne.

Derrière moi, sur le pare-chocs de l'Hotchkiss bordeaux ou de la 203 blanche, mon nom est écrit en gros pour que le public me reconnaisse. En bâtons noirs sur fond blanc : ANQUETIL. Mon nom me poursuit et me pousse. Je suis à mes trousses. Je me fuis.

Loin, au bout de la ligne droite, la voiture de devant a fait un écart et j'ai vu Poulidor parti 3 minutes devant moi, j'ai entrevu son maillot violet de l'équipe Mercier. Mon regard s'est planté dans son dos comme un harpon et maintenant je le tiens. Il va me tirer par l'élastique qui vient de se tendre entre nous. Je sais que je vais le rattraper. Il est parti 3 minutes avant moi et il est là, déjà, à ma portée. La route tourne à cet endroit, le virage me le dérobe, sa voiture suiveuse me le cache mais je ne le lâche plus. Il va m'attirer à lui. C'est le moment. Pendant les quelques minutes qui viennent je ne me poserai plus de questions. Je suis dans l'aspirateur. J'ai déjà gagné 1 bon kilomètre-heure à la seule idée de le rejoindre. Bientôt 2. Au prochain bout droit, mes yeux seront plantés dans ses épaules violettes et il me tirera encore davantage en avant. Pour profiter à fond de sa force, mon accélération doit être progressive. Je dois résister au désir de me ruer, je veux l'avaler dans mon souffle. Je lui laisse un côté de la chaussée, je vais passer sur sa gauche, à bloc, sans le regarder, les yeux collés à la route, sans bouger

d'un millimètre sur la selle. Ma vitesse le laissera sans espoir. Il va forcément tourner la tête vers la gauche, jeter un regard inquiet. Il est mort. « Déjà 3 minutes de perdues », se dira-t-il. Rien ne doit bouger en moi que mes jambes. Il ne compte pas. Il sentira juste le souffle du vent. Mon vent. Je ne tournerai pas la tête. Je ne dois pas attraper son regard. Il n'existe pas. Seule la route existe, que je reprends en son beau milieu. Je le passe. À fond.

Il est derrière. Il m'a tiré, il faut maintenant qu'il me pousse. Je dois encore utiliser sa force. Jouer à me faire peur : imaginer qu'il s'accroche, qu'il va revenir, me souvenir d'Albert Bouvet qui m'a résisté un moment dans la côte de Bullion, appuyer un peu plus encore et puis sentir l'élastique qui se brise enfin et imaginer Poulidor s'enfonçant dans les profondeurs de la route, seul, vidé de lui-même. Et puis ne plus penser maintenant qu'au coureur qui est parti 6 minutes devant et que mes yeux cherchent déjà au bout de la ligne droite.

La scène est pendant une course contre la montre entre La Tour-du-Pin et Lyon (62 kilomètres) : Raymond Poulidor, parti 3 minutes avant Jacques Anquetil, est sur le point de se faire rejoindre. Antonin Magne, son entraîneur, se porte à sa hauteur en dépit du règlement et, au lieu de le houspiller, lui dit : « Garez-vous, Raymond, et regardez la Caravelle qui passe. » Et les deux hommes regardent passer la Caravelle. « Je ne le voyais pas pédaler, il glissait », confirme Poulidor.

La Caravelle a traversé mon enfance cycliste dans une mystérieuse majesté. Trop jeune pour comprendre, j'étais bien assez vieux pour admirer. Je dévorais des yeux ce champion avec ses allures d'étoile sur pointes et je faisais d'inlassables tours de la maison en pédalant comme un forcené avec mes jambes grassouillettes, les pieds en canard, rêvant de Grand Prix des Nations. Je m'efforçais, moi aussi, à la position parfaite, à la courbure idéale du dos et de la nuque, rouge vif et tétanisé. J'y passais mes étés.

Mon cycliste de père et mon fabricant de vélos d'oncle m'avaient combiné une bécane idéale qui répondait parfaitement aux exigences doubles du rêve et de l'apprentissage. Elle avait toutes les apparences du vélo de course et toutes les prudences du vélo-écolé (façon première année). Par-dessus tout, et là, c'est moi qui l'avais exigé, elle était verte. Je me souviens encore de mon bonheur lorsque je la découvris au fond de l'atelier sombre, propre comme un sou neuf, rutilante dans les étincelles de la soudure. Verte, comme celle d'Anquetil. Cela après de longues semaines d'impatience, car il fallait en ce temps-là, du côté de Saint-Étienne, savoir attendre que le vélo se fasse sur mesure. Au fil des jours, j'étais allé d'abord voir le cadre brut, juste brasé, puis j'avais vu les pièces détachées, j'avais trépigné pendant le temps de l'émaillage et du montage, attendu, attendu... et il était enfin là, mon vélo. On allait voir ce qu'on allait voir. Je me mis à vivre contre la montre, battant mes propres records sur les chemins alentour de notre maison, dans la Haute-Loire.

J'accomplissais le tour complet de la baraque en « 1 ou 2 minutes ». Il est vrai que ma montre n'avait pas de trotteuse et qu'il m'arrivait de gaspiller quelques précieuses secondes lorsque je devais mettre pied à terre pour relever un temps partiel à mi-tour... mais mon énergie était telle que ces imprécisions ne mettaient jamais en péril ma domination absolue sur le Grand Prix des Nations. Bientôt je pris la route et mes rêves prirent la dimension d'un bien plus vaste univers de chemins et de routes.

Et nous vîmes Anquetil. Mon père était un admirateur responsable qui décidait volontiers de traverser un bout de France pour aller voir le Grand Jacques, la seule condition étant de s'y rendre à vélo, pour mieux comprendre et pour partager, si peu que ce soit, avec lui l'effort cycliste. J'ai croisé Anquetil quatre fois, « pour de vrai », dans mon enfance et mon adolescence, mais il a habité mes rêves de chaque jour... Mon admiration était une admiration claire d'enfant cycliste, je le préférais à Poulidor, et cela me servait d'analyse. Je me comportais en cela comme la majorité des Français de l'époque, qui choisissaient un camp ou l'autre – et surtout celui de Poulidor.

Plus tard, quand d'autres champions sont venus, quand d'autres manières de gagner sont apparues, j'ai commencé à me poser des questions. Comment un champion comme Anquetil avait-il été possible ? Comment un homme pareil pouvait-il avoir été ce terrible coureur ? Lui, qui m'avait été évident, me devint indéchiffrable, tant il s'était montré différent de tous les champions que je découvrais. Anquetil



devint une énigme, que longtemps longtemps après je tente de déchiffrer, à la recherche de questions plus que de réponses, persuadé que cet inimitable modèle porte bien en lui tous les caractères et toutes les contradictions qui font qu'un champion est radicalement différent des autres hommes.

Parmi les champions, certains ont l'apparence de machines simples : ils aiment leur sport, puis ils aiment la victoire, ensuite l'argent qui vient avec, la gloire, la notoriété, le confort, toutes choses magnifiquement et clairement compréhensibles. Et puis certains autres semblent être des mécaniques compliquées, animées de forces contradictoires, d'énergies négatives qu'ils doivent dompter, canaliser sinon maîtriser pour les transformer en bouquets. Ils font contre eux-mêmes acte de mauvaise volonté, ils refusent l'évidence de leur force, ce qui, paradoxalement, les entraîne encore au-delà du point suprême où ils comptaient aller. Parmi eux, Anquetil est sans doute le plus abouti et le plus complexe. Celui qui dans un sport de groupe a su toujours rester le grand modèle du singulier.

Les organisateurs du Grand Prix de Lugano, superbe épreuve contre la montre dans le nord de l'Italie, étaient heureux qu'Anquetil honore leur course de sa présence. Si l'on en croit les secrets qui fabriquent les légendes, ils étaient moins enchantés, en revanche, qu'il l'honore aussi de sa puissance. Il avait gagné six fois déjà et rien ne laissait penser qu'il ne gagnerait pas cette fois encore. Ils

décidèrent donc de lui demander de ne pas se présenter au départ. La réputation de leur épreuve risquait d'en souffrir. Le public italien avait besoin de variété et, si possible, d'un vainqueur bien de chez lui. Anquetil comprit fort bien leur problème et, comme ils lui payèrent intégralement sa prime d'engagement pour qu'il ne se présente pas au départ, il accepta sans amertume.

Quelques mois plus tard, dit la rumeur, les organisateurs eurent un remords : Anquetil multipliait les éclats et il paraissait difficile de ne pas le laisser défendre son titre face à leur précieux public. Moyennant un second cachet, Anquetil accepta de revenir sur la décision qui lui avait été imposée. Il promit d'être au départ. L'organisateur, au bout du fil, remercia et reprit son souffle. Le moment délicat pour lui était arrivé.

« Nous sommes très heureux de vous avoir au départ, cher Jacques, très honorés, mais vous connaissez les tifosi italiens, ils ont le sang chaud et ils rêvent de voir gagner un de leurs compatriotes... Peut-être pourriez-vous... ?

– Vous voulez que je perde un contre-la-montre ?

– “Perdre” est un grand mot, mais peut-être ne pas déployer toute l'étendue de votre immense talent...

– Perdre.

– Être battu par aussi fort que soi n'est pas vraiment perdre.

– Aussi fort que moi ?... Combien ?

– Bien entendu, nous serons heureux de vous verser un cachet supplémentaire.

– Cela peut s'imaginer. La seule chose que je vous

demande est de me payer au départ, parce que je veux m'esquiver à la fin et ne pas avoir à parler aux journalistes. Je tiens à ma réputation. »

Au départ du Grand Prix, il fait beau. Le paysage du lac sous le soleil est magnifique et Anquetil sait que, pour une fois, il pourra presque en profiter. Il se prépare et tire ses chaussettes blanches immaculées sur ses mollets bronzés. Janine, sa femme, à quelques pas de là, discute avec Ercole Baldini. Elle aime Baldini, qui est un champion de classe et un homme charmant. Seul Anquetil peut le battre dans une telle course et c'est donc lui le futur vainqueur du Grand Prix de Lugano. Anquetil le respecte parce qu'il est, comme lui, un grand spécialiste de l'effort solitaire, incontestablement le meilleur Italien au contre-la-montre. Il se sent d'humeur joueuse, allégé du poids de la course et du devoir de gagner, légèrement alourdi par un bon gueuleton. Il s'approche de Baldini.

« Dis-moi, Ercole, es-tu capable de tenir ta langue et de ne rien dire aux organisateurs ?

– Quelle question !

– Si tu me donnes ton cachet, je te laisse gagner.

– Tu en as marre ? Et ça te fait rire ! C'est d'accord, bien sûr, et je te remercie. »

Anquetil toucha ainsi sa quatrième prime d'engagement pour une course qu'il avait promis de perdre. Comme il faisait beau, que la route était belle et le prix au vainqueur confortable, il gagna. Ce que Baldini comprit parfaitement parce qu'il connaissait la mécanique des champions – il en était un, pas très en forme, sans doute,

ce jour-là, mais souriant. La course est également un jeu et il faut être très fort pour réussir d'aussi belles farces.

ANQUETIL : J'ai faim. Pour être bon sur un vélo, il faut être bon à table et joyeux dans la vie. Je mangerai des huîtres et de la blanquette avec une bouteille de gros-plant. Il fait soleil, le Tour du Var touche à son terme, la route est belle. Il est 8 heures du matin, le patron de l'hôtel Mirabelle prend la commande, stupéfait, et obtempère sans broncher. Il va se mettre aux fourneaux. Il n'a pas une seconde à perdre, il sait que je dois prendre le départ dans moins de deux heures. Mes équipiers et mes adversaires mâchouillent un croissant en dormant encore. Antonin Magne, le directeur sportif de Poulidor qui est dans le même hôtel, me tourne autour. Je suis son mystère préféré. Il est un peu ridicule avec son éternelle blouse grise et son béret basque, quelque chose entre l'instituteur des champs et l'horloger des beaux quartiers. On le dit bourré de vieille sagesse cycliste, il connaît le secret des steaks grillés et des carottes bouillies, le secret des équipiers qu'on lance en avant dans les étapes de montagne pour servir, plus tard, d'appui à leur leader. Il sait tout du métier et je l'énerve au plus haut point. Il ne supporte pas mes huîtres à 8 heures du matin, il exècre ma blanquette. Il n'y tient plus, il faut qu'il me donne la leçon en public, et le voilà qui s'écrie, indigné, à la cantonade en me montrant du doigt : « Tout Anquetil qu'il est, ne vous étonnez pas s'il est victime de crampes ! » J'aurais aimé qu'il vienne s'asseoir en face de moi et qu'il me le dise



## **Le Seuil s'engage pour la protection de l'environnement**

Ce livre a été imprimé chez un imprimeur labellisé Imprim'Vert, marque créée en partenariat avec l'Agence de l'Eau, l'ADEME (Agence de l'Environnement et de la Maîtrise de l'Énergie) et l'UNIC (Union Nationale de l'Imprimerie et de la Communication).

La marque Imprim'Vert apporte trois garanties essentielles :

- la suppression totale de l'utilisation de produits toxiques ;
- la sécurisation des stockages de produits et de déchets dangereux ;
- la collecte et le traitement des produits dangereux.



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL  
IMPRESSION : CORLET À CONDÉ-SUR-NOIREAU  
DÉPÔT LÉGAL : JUIN 2012. N° 103672 ( )  
IMPRIMÉ EN FRANCE